

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le moraliste, le témoin et l'intime **Les plaisirs de la mélancolie de Gilles Archambault**

René Dionne

Numéro 19, automne 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40571ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dionne, R. (1980). Compte rendu de [Le moraliste, le témoin et l'intime : les plaisirs de la mélancolie de Gilles Archambault]. *Lettres québécoises*, (19), 61–63.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1980

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Les Essais

Le moraliste, le témoin et l'intime

LES PLAISIRS DE LA MÉLANCOLIE

de Gilles Archambault

— le mot est tabou depuis que la vieillesse s'appelle l'âge d'or — nobles, dignes, plantés bien droit, le regard pétillant de sagesse et d'humour, à la parole abondante et sûre quand on leur laisse le temps de parler plutôt que d'essayer de leur imposer nos clichés comme le fait Lise Payette dans l'entrevue reproduite à la fin de *Florentine raconte* . . . Le contraste entre l'entrevue et le récit est significatif : d'un côté une « vedette » qui a fait carrière de la trivialité, de l'autre une existence qui accède à la parole par les chemine-ments du souvenir.

À sa façon et selon son registre propre, le livre de Florentine Morvan Maher se situe dans le prolongement du *Journal de Fadette* et de *Testament de mon enfance*. En ces oeuvres une époque méconnue prend figure familière et diverse, une société se révèle en sa complexité, ses oppositions et son harmonie. De Saint-Hyacinthe à Saint-François-du-Lac à l'Assomption, un espace humain se reforme dans l'intimité du souvenir.

Jean-Louis Major

* Florentine Morvan Maher, *Florentine raconte* . . . Éditions du Domino, 1980, 238 pages, collection « souvenirs ».

Il y a des livres qui instruisent ou éduquent ; il y a ceux qui provoquent le plaisir de lire, tout simplement. Les premiers forcent la réflexion et l'enthousiasme ; ils dynamisent la pensée et le coeur. Les seconds proposent le repos de l'esprit dans le jeu des mots et des sonorités, la clarté de la phrase et l'emportement du rythme. Ceux-là sont lourds de sève et de projets ; ceux-ci, légers, invitent aux plus hautes voltiges des sens : ils enivrent, vous êtes bien avec eux, en eux, leur monde est paradis. Je me nourris des premiers ; ils me font vivre ; avec eux, j'habite le quotidien. Les autres m'offrent plutôt leur planète pour quelques heures de rêverie ; ils me fainéantisent par l'ivresse de l'esprit qui éternise dans l'instant celle des sens.

Les deux derniers volumes de Gilles Archambault appartiennent à cette seconde catégorie, sans nous priver pour autant du suc substantiel de la première, le luxe du verbe n'y excluant pas la richesse du dire. J'ai écrit ailleurs de la « beauté froide » de *Stupeurs*¹, « livre d'heures, étrange et beau, qui sonne le rappel [. . .] vers le repos final, quand on a traversé la vie ; vers la netteté transcendante de la forme diamantine² ». Je louerai ici, presque sans réserve, *les Plaisirs de la mélancolie*³. Ces « petites proses presque noires », ainsi qu'Archambault a pris soin de les définir, en sous-titre, pour bien marquer, sans doute, l'état d'âme de l'écrivain que la mort ne cesse de hanter par-delà le vital exercice-exorcisme d'un second métier, se

divisent en trois parties d'inégales longueurs : « Humeurs » (p. 11-75), « Justifications » (79-106), « Murmures » (107-133), où la voix se fait entendre en decrescendo : très forte, forte, moins forte.

Le moraliste

La première partie, « Humeurs », ressortit à la chronique et tient du moraliste. « On est bien tranquille, on écrit au jour le jour des chroniques pour les quotidiens », comme le confesse Henri Calet, dans une phrase qu'Archambault a placée en épigraphe à cette partie ; oui, mais l'on a aussi ses petites idées de derrière la tête, qui font que l'on règle peu à peu, par bribes, ses comptes avec la vie, la sienne et celle des autres. On ne fait pas de gros livres : « La littérature des sociologues et des penseurs m'ennuie prodigieusement » (9) — ce qui n'empêche nullement Archambault de lire Cioran, Pavese, Buzzati et bien d'autres écrivains qui ont certaines vues sur la vie et la société — ; on écrit quelques lignes pour la pâture quotidienne des lecteurs et sa satisfaction-exutoire d'écrivain : « J'aime le trait incisif, l'insouciance éveillée, la nonchalance feinte, la complaisance tellement appuyée qu'elle ne berne que les sots. » (9.)

Je ne suis pas sot : je n'ai vu nulle part de nonchalance ; pas d'insouciance non plus. Rien que le trait bien préparé, qui atteint sa cible : soi aussi souvent que les autres et, par-delà le soi, l'espèce à laquelle on appartient, l'humaine en général et l'écrivaine en particulier. Voyez l'écrivain à une séance de signatures : s'y trouve-t-il peu de mendiants d'autographes, l'auteur envie soeur Berthe et les consacrées ès recettes ; y a-t-il foule, la politique est aussi présente et l'écrivain se croit manipulé. Rentrer chez lui, c'est le supplice du samedi matin : si *le Devoir* peut arriver . . . On parle du lancement, mais pas du livre ; si, en quelques lignes mi-chair mi-poisson. Et ce confrère auquel on consacre deux colonnes, et ce collègue qui a droit à une longue entrevue, quand se trouvera-t-il un critique pour déboulonner leurs statues qui sont autant d'affronts aux lecteurs ? Foin du « mécénat

déguisé » : « C'est à l'État qu'il appartient d'aider les écrivains dans le besoin. Les critiques n'ont qu'à rendre compte. » (26.) Et ces librairies qui sèment à la graine, parmi des tas de livres de recettes et de bricolage et des piles de bouquins de France, ces petits romans québécois et ce maigrelet recueil de poésie de chez nous, et puis ce livre que l'on a écrit et qui doit bien exister quelque part sur les chemins de l'éditeur et du distributeur : « Libraires, avez-vous donc une âme ? » (34-36.)

De livre en livre, de lancement en lancement, d'une signature à pas d'autographe, l'écrivain se voit renvoyé à la vie. Tout penaud (empêtré dans « les soucis de la carrière »), tout confus (« Maman, est-ce dangereux un intellectuel ? »), il s'affaire à changer le monde. Il retourne à la lecture, lieu d'évasion si l'on « ne s'intéresse pas tant aux idées qu'aux mots, à leur sonorité, leur odeur, leur rythme, leur façon de s'entrechoquer ou de glisser, d'être incisisifs ou de nous bercer » (56). Écrivain, tu es bon lecteur, mais de plus en plus seul : même les gens de lettres ne lisent plus ainsi aujourd'hui, surtout quand ils font profession d'enseigner ou de critiquer attivement. La lecture n'est plus un art, mais une science ; on la professe (codant, décodant, permutant, grillageant . . .), on ne la pratique plus, sauf dans le secret, car il n'est plus de mise d'en avouer les plaisirs qui sont devenus tout aussi indécents que les mauvaises pensées du Petit Catéchisme de naguère. Le plaisir solitaire, inavouable, de ton lecteur te renvoie maintenant, pauvre écrivain, à ton solitaire métier. Cultive la réaction, rêve du passé . . . Surtout, fourbis tes armes ; ta boîte de mots est pleine de couleurs, mets-en dans tous les yeux. Peut-être qu'un jour . . .

En attendant, Archambault nous donne à voir des portraits en blanc et noir qu'un La Bruyère n'aurait pas laissés dans ses cartons. Ils sont réels ; ils sont vrais. J'ai vu son « homme en mouvement », senti « les affres du sabbat », rencontré des dizaines de « marchands de soupe » (aussi des centaines de leurs clients), reconnu le poète qui est pire que les plus « impossibles, satisfaits et vaniteux » des écrivains. Je connais aussi cet autre qui se meut comme tous les autres :

« Il passe devant ma porte, tenant un lévrier afghan en laisse. Se comporte comme si tout son honneur de vivre s'était incarné dans ce chien. Combien d'années me reste-t-il à vivre cela ? » (119.) Entendez-les crier en chœur : « Donnez-nous notre monument ! » (48) ; Archambault l'élèverait plutôt à l'homme ordinaire, car c'est lui l'extraordinaire. Et pourquoi pas aussi à l'écrivain « intimiste qui écrit pour une poignée de lecteurs, qu'au reste il n'est pas sûr d'aimer » (62-63) ?

Le témoin

L'écrivain est à son procès ; Archambault est son témoin. Il n'accuse pas, il justifie, ton sobre, voix posée. Écrire, « c'est une façon de vivre » (81), nécessaire ; elle sourd d'une sorte d'inaptitude à être un vivant comme les autres, consommé-consommant. Écrire, c'est laisser le superficiel quotidien pour habiter la ténébreuse durée des profondeurs et engendrer des univers communiquant à travers « des vérités qui ne sont que littéraires » et qui s'avèrent souvent l'ultime recours de la liberté. À ce niveau d'écriture, les impératifs de la mode littéraire ne se font plus sentir ; la forme qui s'impose, dégagée des oripeaux des goûts particuliers, rejoint jeunes et vieux dans la simplicité de sa mise toujours neuve : « Belle, sans ornements, dans le simple appareil / D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil. » Quand on est belle comme Junie, quand on est grande écriture, l'on évite les maquillages de circonstances, pour le bénéfice d'une pérenne coulée de fraîcheur séductrice. Gilles Archambault a raison dans *les Plaisirs de la mélancolie* comme Gérard Bessette a eu raison dans *le Libraire* et Gabrielle Roy dans *Ces enfants de ma vie* : écrire pour tout le monde, avec sincérité et dépouillement, c'est classique, mais c'est communicant, c'est humain ; c'est l'extraordinaire à force d'ordinaire. La hauteur (pas la haute) n'est, au fond, qu'une quêtainerie sur échasses ; le salut « vogué » de l'une et de l'autre ne peut être que provisoire, assuré qu'il est par la publicité qui fait et défait les modes. On s'amuse bien, on fait la belle, et puis, un jour, on se retrouve grossejeanne comme devant !

C'est dans cette perspective de saine authenticité, je crois, qu'il faut comprendre l'attitude de Gilles Archambault devant la littérature québécoise. Un jour, — c'était en 1969-1970, — avec le grand nombre de ses concitoyens, il a eu foi en celle-ci ; il se libérait, pensait-il, en se faisant-déclarant « écrivain d'ici ». Le rêve a duré un lustre et l'écrivain d'ici s'est réveillé empêtré dans les breloques à son grand-père terroiriste, emprisonné dans le bric-à-brac du patrimoine. L'égoïste, c'est-à-dire l'écrivain, s'est révolté ; il a mis fin à sa pseudo-libération, s'est retourné vers le public du « Mon pays » de Gilles Vigneault d'avant l'embrigadement :

*Je mets mon temps et mon espace
À préparer le feu la place
Pour les humains de l'horizon
Et les humains sont de ma race.*

Encore un coup, avec le Gilles Vigneault de « Quand les bateaux s'en vont », Archambault a raison : « il faut bien plus que des bagages pour voyager », surtout lorsque l'on est écrivain. L'on comprend donc que l'achat chez nous, en littérature, non seulement n'intéresse pas Archambault, mais l'horripile. Il n'aime pas les frontières qui coupent de l'humain, et il craint comme pas un l'avalanche collective qui vous ensevelit l'individu à ne plus le distinguer de la masse. Longtemps les personnages de nos romans, comme leurs auteurs et nos poètes, ont accompli leur devoir collectif : ils sont allés à la littérature comme on va à la guerre, dans un héroïque effort de survivance qui s'est perpétué jusqu'aux années 40 ; puis, ce fut l'âge de l'interrogation personnelle : qui suis-je, moi ?, et puis, encore, un autre âge de la nation, devenue québécoise de canadienne-française qu'elle avait été pendant un siècle. Ce dernier âge s'est estompé depuis novembre 1976 ; l'écrivain est retourné à sa boîte de mots « comme si cela pouvait avoir une grande importance / Avait autant de poids dans sa balance » que la question constitutionnelle et la faim dans le monde, à cette nuance près : pas autant, cependant, que la question féministe. Archambault, malgré sa période de foi, n'a jamais été à l'âge de la nation ; il est toujours resté à celui de l'interrogation et, ma foi, c'est bien ainsi : *les Plaisirs de la mélancolie*, comme *Stupeurs*,

pourront voyager dans le temps et l'espace.

L'intime

L'auteur de ces deux oeuvres, c'est l'intime de « Murmures ». À l'instar de Dino Buzzati, il est un pauvre par dépouillement ; il écrit, comme le maître, avec « un vieux bout de



crayon », sur les quelques pages de papier blanc que lui ont laissé le chroniqueur et le témoin. C'est le soir du 15 janvier 1979. L'idée de la mort veille ; l'écrivain lui a fait sa place à même celle de l'angoisse. Les portes sont fermées ; la communication s'établit par la profondeur du livre. Une « voix parle », elle a ses « exigences » ; c'est celle de Georges Perros, ou encore celle de Léautaud, et tantôt celle de Stendhal ou de Gracq. L'écrivain lit « avec volupté » : « Les mots me sont toujours occasion de jouissance. Alors que les idées me semblent presque toutes aussi valables les unes que les autres, les phrases, leur agencement, leur rythme, leur liberté me transportent de joie. » (112.) Plaisir de relire aussi : « Savoir que dans un certain livre se trouve un ton, qu'on va être étonné, émerveillé, ému à coup sûr, qu'on va sourire, qu'on va connaître un plaisir sans retenue. » (119.) Quand on

est un tel lecteur, on se prend à rire, un jour, de l'écrivain ambitieux que l'on a été ; devenu petit-bourgeois à son tour, l'on ne songe plus à la revanche rêvée par le petit commis d'épicerie. Les épiciers sont partout, comme au temps de Crémazie, et l'écrivain ne sent plus le besoin de courber la tête pour passer sous la porte Saint-Jean. Il n'a pas acquis non plus l'expérience dont parle Chauveau dans *Charles Guérin* ; lui est venue seule, avec les années, la sagesse qui ne trompe pas, celle qui, à mesure d'homme, rassérène : c'est toujours de l'insondable qu'elle parle, comme en font foi *les Plaisirs de la mélancolie*.

Je suis en présence d'un petit livre qui ne tient qu'à la littérature ; comme *Stupeurs*, il brille et s'obstine à demeurer par « la pureté du trait » en « l'absence de toute fioriture ». C'est un grand petit livre ; profondément québécois, il n'a pas besoin de porter la fleur de lys pour s'identifier. Il est son propre passeport pour le voyage planétaire. À mes amis des quatre points de l'univers, et aussi bien à ceux des quatre saisons, je puis dire tout simplement, sans que j'aie besoin de refaire l'histoire épique de mon pays pour les rendre accueillants et compréhensifs : prenez et lisez ces *Plaisirs de la mélancolie* ; communion il y aura inévitablement, et ils demanderont à lire ou à relire *Stupeurs*. Connaissant mieux l'essentiel Archambault, ils comprendront que l'on réédite présentement ses romans. L'âge de l'interrogation revient . . . S'en était-il allé si loin ? Pierre Vadeboncoeur et ses *Deux Royaumes*, c'est tout près de nous . . .

René Dionne

1. Proses, avec huit monotypes de Jacques Brault, Montréal, Éditions du Sentier (B.P. 156, Succursale Cartierville, Montréal, QUÉBEC, H4K 2J5), 1979, 77 p.
2. « Beauté froide », *Relations*, no 453, novembre 1979, p. 319.
3. Coll. « Prose entière », Montréal, Quinze, 1980, 136 p.